

un peuple dont les origines lointaines sont aussi mystérieuses que les sources du fleuve qui arrose son riche territoire, un peuple loyal et sérieux, dont personne ne contestera les convictions ardentes, croire dès les premiers jours de sa vie au jugement de chacun à l'heure de la mort, à l'éternité des peines, à l'éternel bonheur des élus, à la résurrection de la chair, à l'intervention d'un rédempteur sauveur et juge des âmes, en un mot, à presque tous les dogmes que professent aujourd'hui les nations chrétiennes en plein xix^e siècle.

Je ne sais pas de fait plus considérable et plus décisif dans l'histoire de l'humanité; je n'en connais pas qui puisse assurer plus de considération et de respect à des croyances qui semblent l'héritage inaliénable de la grande famille humaine. Quiconque réfléchira aux changements perpétuels qui emportent comme en un tourbillon nos théories, nos lois, nos institutions, nos cités, nos républiques, nos empires et jusqu'au souvenir de leur grandeur, verra dans l'inébranlable majesté de ces dogmes et la domination persévérante qu'ils exercent sur l'âme humaine, l'avertissement le plus solennel et le témoignage le plus imposant de la haute valeur de ces principes sur lesquels reposent l'édifice des sociétés, les espérances de

ceux qui meurent, les convictions de ceux qui luttent et souffrent pendant ces jours rapides que dure la vie.

Pour mettre en lumière un fait d'une telle importance et montrer tout ce qu'il y a d'extraordinaire et d'explicable dans la persévérance de ces dogmes au milieu des variations incessantes de l'intelligence humaine, je veux retracer d'abord à grands traits l'histoire de nos connaissances et rappeler la mobilité perpétuelle de nos conceptions, de nos théories et de nos systèmes sur tout ce qui nous intéresse et nous touche de plus près. Alors cette grave leçon de l'histoire aura toute son autorité et sa grandeur.

Depuis le jour lointain où l'homme s'éveilla sur notre planète, il n'eut sans cesse sous les yeux que deux grands faits : l'univers et lui-même.

L'univers qui l'enveloppe de forces mystérieuses ou bruyantes, de redoutables spectacles ou de tableaux enchanteurs, de silencieuses contemplations et d'impénétrables mystères ; cette grandiose demeure, si calme et si animée, toujours immobile et toujours changeante qui déploie autour de lui, dans un contraste inexplicable, des scènes riantes et de royales magnificences, à côté

des plus cruelles surprises et des plus amères déceptions.

Tandis que les transparences profondes de l'air, les frais ombrages des palmiers, les brises fécondes du printemps, les lumières voilées de la nuit, les parfums que les fleurs jettent à tous les souffles, le retour ponctuel de ce grand flambeau qui éclaire nos horizons, l'ordre et la paix qui règnent partout rassuraient le nouvel habitant de ce palais immense ; la piqure d'un insecte ou d'un reptile caché sous les feuilles qui tout à coup le pénétrait d'une vive douleur et peut être le faisait mourir ; l'apparition soudaine de ces êtres aux formes étranges qui, plus forts et plus rapides que lui, l'épiaient de loin, flairaient la trace de ses pas et bondissaient des sombres retraites de la forêt ou des eaux tranquilles des fleuves ; les fureurs des ouragans, les déchirements de la tempête devaient le remplir d'inquiétude et le plonger dans la stupeur.

Comme le disaient les Grecs, il monte de tous les horizons du monde une double harmonie : celle de la lyre et celle de l'arc. L'une, douce et enivrante ; l'autre, formidable et mortelle : l'harmonie de la joie et de la vie ; l'harmonie de la douleur et de la mort. Leurs voix confondues et mêlées promènent sur la tête de toutes les géné-

rations leurs mélancoliques accents et sont répétées sans cesse par tous les échos des mondes (1).

Tel fut le spectacle que l'homme, dès les premiers jours, rencontrait autour de lui. Oublieux du passé et inquiet du présent, il se demanda alors, comme ces héros du moyen âge transportés par un philtre dans des palais enchantés, quelle était cette étrange demeure, où éclataient tous les contrastes, où les contradictions et les surprises tenaient sans cesse en émoi son âme rassurée et inquiète, son cœur plein de confiance ou glacé de terreur.

Qu'étaient ces yeux brillants, qui, la nuit, le regardaient de la voûte du ciel ; quelle main, tous les soirs, venait rallumer ces lampes fidèles ? Qu'étaient ces sources transparentes qui jaillissaient de la roche et s'en allaient, à travers les cailloux et les mousses, en chantant dans un langage insaisissable (2) ? Qui leur ouvrait ces chemins

(1) Παλίντονος γὰρ ἀρμονίη κόσμου ὥσπερ λύρης καὶ τόξου καὶ Ἡρακλείδων, καὶ κατ' Εὐριπίδην. PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, 45.

(2) Est enim partim dulcis partim salsa, partim fontana in varias discreta proprietates, alia potabilis, alia non, alia potabilis sed non omnibus, his noxia non illis et e diverso ; item alia frigida naturaliter, alia calida... Coelum vero naturam habet incomprehensibilem, nec ulla ejus notitia certa demanat ad nos. Quid enim possumus de hoc pronuntiare ? esse concretam glaciem, ut quibusdam placuit, an ignem purissimum ?... Quid illa

inaccessibles et les faisait soudre sans cesse des entrailles de la terre ? Qu'étaient ces souffles qui gémissaient dans les grands arbres et qui, la nuit, venaient secouer la tente ou fouetter la fragile toiture où s'abritait son sommeil ? qui les poussait dans leurs courses vagabondes et hâtait la marche rapide de leurs tourbillons ? Qu'étaient ces plantes dont le suc donnait la mort, et ces fruits dont la saveur délicieuse réparait ses forces et réjouissait son cœur ? pourquoi les uns et les autres sortaient-ils de la même terre, s'épanouissaient-ils au même soleil ? Pourquoi indifféremment se présentaient-ils sous sa main ? Qui donc les semait sans cesse et sans cesse les faisait mûrir ? Qu'étaient toutes ces forces cachées qui tiennent dans un travail incessant et une activité sans relâche les étoiles dont le roulis silencieux traverse le ciel, les sources dont les eaux descendent les collines, les fleuves qui se promènent

extrema sphaera fixorum siderum, habet-ne soliditatem, an superficiem tantum sine altitudine, figuris in plano pictis similis ? Quid stellæ ipsæ ; sunt-ne terræ moles ignitæ ? nam quidam aiunt eas colles saltusque ignitos, ipsi digni pistrino et carcere, ubi hæc instrumenta sunt torquendis impiis istorum similibus. An forte sunt densi quidam ætheris glomi non dissimiles ?

Sed animati-ne ac rationales, an ratione simul carentes et anima ? Voluntarios-ne an necessitate coactos motus habent ? Quid luna ? natio-ne an mutatio lucet lumine ? suis radiis micans, an illustrata solaribus ?... PHILO, *de Somniis*. Paris, 1640, p. 568.

dans les vallées, la mer qui sourit et murmure sur le rivage, qui porte l'homme sur ses flots sans consistance, qui bouillonne et se déchire dans les tempêtes ? Qu'étaient les plantes qui naissent et meurent pour le nourrir ; les bêtes fauves qui se cachent et veillent pour le dévorer ; les oiseaux qui entourent sa tente pour l'endormir dans leur ramage ou le réveiller de leurs notes matinales ?

Étaient-ce d'invisibles génies, bienveillants ou malicieux, qui se cachaient derrière tous ces masques et abordaient nos pères tour à tour pour provoquer leurs espérances ou troubler leur sécurité ? Non contents de les poursuivre le jour et de les accoster dans la lumière incertaine des forêts, ne venaient-ils pas encore les visiter la nuit dans leur sommeil, agitant devant eux des images trompeuses, les berçant de rêves pleins de charme ou les épouvantant par l'apparition de fantômes plus redoutables que tous les ennemis qu'ils avaient rencontrés sur leurs pas ? Cette explication, qui pouvait bien ne pas répondre aux données de l'expérience, avait pour des natures jeunes et des imaginations ardentes le charme irrésistible qui tient encore l'enfant suspendu aux lèvres de sa grand'mère, lorsque le soir elle raconte, autour du foyer, devant la famille attentive, les histoires des revenants d'autrefois.

L'hypothèse plaisait : ce fut la vraie. Elle fit rapidement son chemin.

Une légion d'êtres imaginaires, pour lesquels on trouva facilement des noms et des formes, s'empara de l'univers et dressa ses tentes sur tous les points du globe, à côté des demeures de nos aïeux. Plus nombreux que les véritables habitants de notre planète, plus puissants que les plus vaillants des guerriers, plus libres des lourdes entraves qu'attachent à nos membres et l'espace et le temps, ils avaient devant eux un champ sans bornes, où ils se jouaient dans toutes les extravagances et les folies des contes fantastiques, sans avoir à compter avec aucune résistance.

Mais l'expérience apprit lentement que les phénomènes de la nature, constants dans leurs manifestations, réguliers jusque dans leurs surprises les plus imprévues, se renouvelaient toujours, en suivant les mêmes voies, en revêtant les mêmes formes, en se maintenant dans une même mesure.

Alors peu à peu tout l'édifice mystérieux de l'univers, encore incertain et mal assuré, échappa à ces influences capricieuses et prit aux yeux de l'homme plus de consistance et de fermeté.

Après des observations attentives et réfléchies, la demeure enchantée de nos pères vit se retirer,

l'un après l'autre, les esprits qui la hantaient depuis si longtemps ; comme, au retour de l'hiver, nous voyons les oiseaux voyageurs s'envoler vers d'autres climats : ils s'éloignaient en silence, laissant derrière eux quelque chose de moins pittoresque, de moins intéressant peut-être, mais qui n'en était que plus vrai : la physique, la chimie et la mécanique céleste.

Cependant quelques retardataires de la cohorte en fuite, encore cachés dans les cabanes de l'Islande et sous les huttes de la Scandinavie, nous garderont longtemps le souvenir de l'antique puissance de leur tribu. Ils racontent leurs travaux légendaires, leurs décevantes manœuvres et conservent partout une place honorable dans les récits de la veillée et les histoires dont les nourrices bercent leurs babies endormis.

Tous ces hôtes familiers de nos pères se sont donc retirés de la scène du monde ; mais il faut dire que, pour débouter ces usurpateurs, ce ne fut pas une facile affaire. Le procès fut long devant le tribunal de la science. Cette jurisprudence nouvelle eut besoin, pour sauvegarder l'autorité de ses arrêts, de s'entourer de ces sages lenteurs qui, au palais, mécontentent les partis, mais assurent du moins un terme aux débats. Comme toujours, les incrédules — et cette fois c'étaient les croyants

— ne se rendirent qu'à regret à l'évidence. On ne put reconquérir que pas à pas le sol envahi : chaque jour, on arrachait quelque nouveau domaine des mains des intrus; et l'on reculait lentement la limite de cette région, où l'homme se trouva enfin chez lui, seul maître et seigneur de son patrimoine.

Nous fîmes ainsi la conquête de notre globe, en chassant les hôtes tout-puissants dont nous l'avions peuplé. Ce fut le premier triomphe de la critique sur l'imagination, du bon sens sur les folles élucubrations de nos rêves.

Ce premier résultat n'était malheureusement que négatif, et rien n'était fait encore; c'était la table rase sur laquelle il fallait travailler, le terrain qui devait soutenir le nouvel édifice.

Quand l'univers eut échappé à ces influences occultes, qu'il eut repris consistance et fut reconnu régulier dans ses mouvements, indépendant dans le jeu de ses forces, l'observation patiente et fine vint alors reprendre l'œuvre que l'imagination avait entreprise à son compte; l'homme commença cette fois une véritable et sérieuse étude de sa demeure. Les travailleurs, en foule, s'enrôlèrent sous le pacifique étendard de la science et ouvrirent une nouvelle croisade pour la conquête du berceau de l'humanité; mais cette tentative

hardie, commencée depuis des siècles, est encore bien loin du but qu'elle vise.

Chaque jour, le monde déjà si grand semble s'élargir sans cesse; de nouveaux horizons s'ouvrent devant les investigateurs dirigés à la fois sur tous les points; les frontières que la science croyait proches reculent toujours devant les instruments dont elle s'aide pour pénétrer les secrets de la création.

Par delà les plus lointaines étoiles que poursuivent sans les atteindre les plus puissants télescopes, le calcul révèle encore des mondes. L'imagination s'épouvante des solitudes infinies et des masses gigantesques dont nous parlent les chiffres. L'astronomie raconte le plus invraisemblable de tous les romans, mais il est écrit en algèbre et il faut bien le croire, à moins de douter que deux et deux font quatre.

A l'autre extrême, par delà les barrières que le regard humain ne peut dépasser, le microscope retrouve des mondes inconnus qui s'agitent et travaillent autour de nous, dans une goutte d'eau, sur un grain de poussière. L'univers, tel que nous le montre aujourd'hui la science, semble atteindre par tous les points les frontières de l'infini. Et qui peut dire que ce sont là les dernières limites de l'œuvre de Dieu? Demain, ce champ s'élargira

peut-être encore devant des instruments plus ingénieux et plus pénétrants.

Or, tandis que l'univers gagne tous les jours en étendue à travers les espaces, nous ne sommes pas moins surpris de le voir se développer en profondeur dans les domaines du temps.

Le regard de l'homme a furtivement surpris au ciel la formation des nébuleuses, la naissance des soleils, la séparation des planètes et des satellites; il a vu se former, se consolider et grandir des mondes nouveaux à côté des vieux mondes; il a vu se voiler et s'éteindre les globes qui ont longtemps vécu. Nous avons appris qu'ils peuvent se briser, et les fragments épars d'un de ces navires qui voguent près du nôtre, roulent à côté de nous pour nous rappeler ces désastres qui pourraient nous atteindre et dont l'appréhension devrait sans cesse nous tenir en éveil. Cette hypothèse, qui n'inquiétait pas nos pères et qui ne nous trouble pas davantage, est cependant devenue non loin de notre demeure une réalité terrible. Nous pouvons dire des mondes ce que Rutilius disait des cités :

Cernimus exemplis oppida posse mori.

Mais, si pour mourir, il ne faut qu'un instant même aux planètes, la lente transformation des cieux nous apprend que, pour la formation de ses

sphères les plus humbles, il faut des siècles sans nombre. L'étude des couches géologiques est venue à son tour compléter les données de l'astronomie, et faire reculer dans des profondeurs incalculables le jour lointain des origines de notre globe.

La terre nous a dit la longue histoire de ces épaisses assises sur lesquelles pèsent nos temples et nos cités. Elle nous a raconté les générations innombrables de ces êtres aux formes à peine ébauchées, qui, avant nous, habitaient notre demeure; elle nous a appris les longues évolutions de leurs types, les péripéties de leur vie et de leur mort; elle nous a conservé les formes de leurs squelettes, les débris de leurs membres, l'aspect de leur physionomie et jusqu'à la trace de leurs pas. A côté de ces faunes éteintes, des végétaux qui ne poussent plus sur notre terre, sont sortis des couches stratifiées, comme des feuilles d'un herbier immense, avec leurs écorces rudes ou lisses, leurs cellules cristallisées et la sève qui perlait dans leurs fibres délicates.

De ce côté encore le monde s'est élargi au delà de toutes les prévisions : les calculs les plus sages reportent les premiers jours de la formation de notre sphère à des distances dont notre imagination se déconcerte.

C'est ainsi que l'œuvre de Dieu, en demeurant

toujours la même, à sans cesse changé d'aspect devant les yeux de l'homme.

L'avenir réserve sans doute à ceux qui viendront après nous encore de nouvelles découvertes et d'aussi étonnantes surprises. Un jour peut-être on sourira de notre joie et de notre émotion en face de ces progrès, qui nous semblaient cependant devoir assurer à notre âge une si noble place dans le respect de la postérité.

Quoi qu'il en soit, nous sommes loin du temps où un des plus profonds penseurs de la race de Sem disait dans un langage imagé et poétique, le seul que l'homme sût parler alors :

Dieu étend le septentrion sur le vide,
Il suspend la terre sur le néant,
Il presse les eaux dans ses nuages,
Et la nue ne se rompt pas sous leur poids.
Il joint fortement les ais de son trône,
Il étend par-dessus son nuage comme un tapis;
Il trace un cercle sur la surface des mers;
Il fixe leurs limites à la lumière et aux ténèbres.
Les colonnes des cieux s'ébranlent
Et sont frappées de stupeur à sa menace.
Il soulève les flots par sa puissance,
Par sa sagesse il brise leur orgueil (1)...
Qui comprendra le balancement des nuages
Et le fracas de la tente du Très-Haut?

(1) Job, xxvi, 6-12.

Il étend autour de lui sa lumière :
Il s'environne de l'abîme des mers,
Car ainsi il juge les peuples
Et leur donne d'abondantes récoltes.
La foudre brille dans ses mains
Et il la lance contre les rebelles.
Son tonnerre l'annonce à toute créature,
Quand il marche au combat,
C'est pourquoi mon cœur s'émeut
Et frissonne :
Ecoutez l'éclat de sa voix
Et le murmure qui s'échappe de sa bouche.
Il se répand sous l'immensité des cieux ;
Son éclair brille jusqu'aux extrémités de la terre :
Puis le tonnerre gronde ;
Dieu tonne de sa voix majestueuse ;
Mais nul n'en peut suivre la trace, malgré cette voix
[retentissante.

Qu'il est admirable, ce tonnerre de Dieu !
Que ses merveilles sont incompréhensibles !

.
Au souffle de Dieu, la glace paraît
Et la surface des eaux se durcit.
Il charge les nuages de vapeur,
Il sème dans l'air les nuées orageuses.
On les voit errer en tous sens,
Selon qu'il les dirige,
Pour exécuter tout ce qu'il commande
Sur la face du monde entier (1).

.
Etendras-tu le firmament avec lui,
En lui donnant la solidité d'un miroir d'airain?

(1) Job, xxxvi, 29... xxxvii.